

Questionner la transition post-communiste au travers d'une « ethnographie de l'habiter »

De la chambre à la ville : enquête auprès des femmes d'un quartier de Bucarest menacé d'expulsion

Chloé Salembier



Édition électronique

URL : <http://pa.revues.org/359>

DOI : 10.4000/pa.359

ISSN : 2273-0362

Éditeur

Université Lumière Lyon 2

Édition imprimée

Pagination : 155-188

ISBN : 1634-7706

ISSN : 1634-7706

Ce document vous est offert par Université catholique de Louvain



Référence électronique

Chloé Salembier, « Questionner la transition post-communiste au travers d'une « ethnographie de l'habiter » », *Parcours anthropologiques* [En ligne], 9 | 2014, mis en ligne le 30 septembre 2014, consulté le 06 septembre 2017. URL : <http://pa.revues.org/359> ; DOI : 10.4000/pa.359

Questionner la transition post-communiste au travers d'une « ethnographie de l'habiter ».

De la chambre à la ville : enquête auprès des femmes d'un quartier de Bucarest menacé d'expulsion.

Chloé Salembier

LAAP, CREAT – Centre de Recherches et d'Etudes pour l'Action Territoriale
Université Catholique de Louvain, Belgique

INTRODUCTION

Le quartier de Rahova-Uranus - un microcosme urbain exprimant les transformations radicales de la Roumanie d'après 1989

Depuis 2001 en Roumanie, la loi numéro 10¹ permet aux anciens propriétaires dont les biens ont été confisqués pendant la période communiste de récupérer leur patrimoine en nature. Ce changement radical de régime de propriété entraîne des bouleversements majeurs dans le rapport que les individus et les groupes entretiennent entre eux et avec leurs espaces.

Dans le quartier Uranus, à quelques centaines de mètres de la célèbre « Maison du Peuple »² (*Casa poporului*) – aujourd'hui transformée pour accueillir le Parlement et le Musée d'Art contemporain – survit une communauté d'habitants menacés d'expulsion suite aux procès de rétrocession. Sur les 200 habitants que compte le triangle formé par la rue Uranus, Sabinelor et Rahovei, 113 sont en procédure d'éviction³ de leur

¹ « 2001. La loi numéro 10 concernant le statut juridique des biens confisqués de manière abusive entre le 6 mars 1945 et le 22 décembre 1989, émise par le Parlement roumain. Les biens immobiliers saisis de manière abusive par l'Etat seront restitués en nature (...). Dans le cas où la restitution est impossible, une mesure de compensation sera négociée de manière équivalente (...) » Monitorul Oficial al Romaniei, nr 789/2, sept 2005 (cité par Stan, 2006).

² La « Maison du Peuple » (*casa poporului*) date de la dernière étape du communisme roumain (milieu des années 1980), elle fait partie d'un projet urbain d'envergure : le « centre civique » qui a comme ambition de reconfigurer entièrement le centre ville de Bucarest pour afficher le pouvoir du parti communiste. Pour faire face à l'ambition pharaonique de ce projet, « de 1984 à 1987, 400 hectares ont été rasés, 9000 bâtiments datant du XIXème siècle ou plus anciens ont été démolis, les collines de Spirea (*Dealul Spirii*) et Mihai Voda ont été nivelées et 40.000 personnes ont été déplacées » (Iosa 2006).

³ Parmi les 113 habitants menacés d'expulsion, on retrouve des cas très différents et chaque situation est spécifique. Les étapes menant à l'expulsion des anciens locataires de l'Etat sont généralement les suivantes : d'abord un propriétaire fait une demande de rétrocession d'un bien lui ayant appartenu, ou ayant appartenu à sa famille, à la Mairie de Bucarest avec l'aide d'un avocat. Ensuite, l'administration locale étudie le dossier et remet une autorisation à récupérer le bien. L'Etat est alors totalement déchargé de ses responsabilités concernant le changement de régime de propriété, bien qu'il soit légalement compétent pour reloger les

logement. Avant que la loi concernant la récupération des propriétés ne soit modifiée en 2001, ils étaient locataires de l'Etat. Comme la majorité de la population roumaine, ils payaient donc un loyer à une société de logement publique avec contrat locatif à la clé.



Vue satellite du quartier Rahova-Uranus.
Fond d'image Bing Map, modifications C. Salembier

- 1 - La colț - Le coin de la rue approprié par les femmes du quartier
- 2 - Le marché aux fleurs
- 3 - The Ark - bureaux
- 4 - Bell'Agio Casa - Magasin de décoration de luxe
- 5 - La Bomba - Ancien centre communautaire du quartier

familles expulsées. Suite à cette première procédure administrative qui peut prendre des mois voire des années, le propriétaire commence à entrer en contact avec les locataires de l'Etat habitant le bien. La loi le contraint à renouveler un contrat de bail pour 5 ans. Dorénavant, la relation propriétaire-locataire entre dans le domaine privé et les occupants paient un loyer à leur nouveau propriétaire. Les locataires peuvent alors contester le droit de propriété, engager des avocats et faire un procès contre le propriétaire pour différents motifs : procédure illégale, faux papiers, dédommagements pour les travaux réalisés, etc. Dans la plupart des cas, l'objectif est surtout de repousser l'évacuation parce que les familles n'ont pas d'autres solutions de logement. Dans le cas du quartier de Rahova-Uranus, les contrats de bail de 5 ans se sont terminés entre 2010 et 2013. La plupart des familles habitent donc à présent « illégalement » leurs habitations et sont toujours en procédure juridique contre les propriétaires.

L'environnement du quartier est composé de différentes entités spatiales et sociales. D'un côté, le tissu résidentiel du quartier, en grande partie constitué de maisons de maître datant de la fin du XIX^{ème} siècle, de style bourgeois. Ces bâtiments sont aujourd'hui habités par des familles présentant des caractéristiques communes que l'on pourrait résumer de la manière suivante : ils appartiennent à l'ancienne classe prolétaire, ont suivi un parcours scolaire relativement court, participent à une économie majoritairement informelle, sont des familles nombreuses et d'origine tsigane. Concernant cette dernière caractéristique, ils ne revendiquent pas forcément cette identité ethnique, mais sont stigmatisés par la société comme étant « tsiganes » (*țigani*).

Malgré l'apparence typologique et morphologique bourgeoise de l'architecture du quartier, de nouveaux modes d'occupation de ces espaces sont apparus suite à la période communiste et aux politiques de nationalisation. En effet, si auparavant les bâtiments étaient effectivement habités par des familles bourgeoises pratiquant des professions libérales, les espaces ont été redistribués à d'autres, et sont actuellement surpeuplés et saturés à de nombreux points de vue. Les conséquences de la collectivisation des biens sont associées à celles de la société contemporaine, qui apportent également leur lot de transformations sociales. En effet, suite à la libéralisation des marchés, les prix du foncier et de l'immobilier à Bucarest ont véritablement explosé et sont totalement démesurés au regard des revenus de certaines familles. De nombreux habitants de la capitale se retrouvent dans l'incapacité d'entrer dans le marché immobilier classique et cohabitent dans des espaces n'ayant pas forcément été pensés pour accueillir du logement collectif.

Le quartier est également constitué d'un ancien tissu industriel, en partie réhabilité. C'est le cas notamment de l'ancienne douane de marchandises réhabilitée au début des années 2000 par des investisseurs (*The Ark*), en bureau d'architecture et de graphisme. L'espace accueille régulièrement des événements qui attirent une population plus argentée que celle qui habite le quartier. De l'autre côté de la rue, l'ancienne fabrique de bières s'est transformée en magasin de décoration de luxe (*Bellagio Casa*) tenu par des Italiens. Entre ces deux espaces, survit un marché aux fleurs qui revêt une reconnaissance importante aux yeux des Bucarestois. On y vend nuit et jour, à des particuliers et des professionnels. Des dizaines d'échoppes proposent des fleurs qui viendront décorer l'habitat de tout un chacun ou achalander les petites boutiques que l'on retrouve partout en ville.

Le présent article propose de partir à la découverte de quatre espaces distincts du quartier Uranus : la chambre à coucher (*cameră*), la cuisine (*bucătărie*), le trottoir (*trotuar*) et le coin de rue (*la colț*). Ce parcours ethnographique présente des modes d'appropriation liés à des usages et à des modes d'Habiter, qui entrent en conflit avec l'appropriation juridique de l'espace, rendue possible par la loi sur les rétrocessions. Ce cheminement ouvre un monde urbain spécifique qui privilégie « la valeur d'usage », il est

issu d'une partie de mon parcours d'observation participante réalisé pendant plusieurs mois auprès des femmes du quartier Uranus.

Considérations méthodologiques et épistémologiques de la pratique d'une « ethnographie de l'habiter »

Concrètement « une ethnographie de l'Habiter » implique une position spécifique du chercheur sur le terrain. La notion d'Habiter transcende en effet les différents espaces vécus, de la ville au lit matrimonial, en passant par la chambre à coucher. Avant d'entrer spécifiquement dans le cœur de la vie du quartier, je vais tenter de mettre à jour ma posture de terrain auprès des femmes de Rahova-Uranus. Ces considérations d'ordre méthodologique et épistémologique permettent d'analyser les implications d'une recherche qui se dessine au plus proche des informateurs, dans un partage quotidien et prolongé de nos intimités respectives.

Mon intégration dans le quartier débute par des activités culturelles qui se passent principalement dans l'espace public ou semi-public. En effet, lors de mon premier terrain en 2010, je participe à des ateliers artistiques proposés par une association et organisés dans l'ancienne discothèque du quartier, transformée en centre communautaire. Ma présence est d'abord acceptée par les enfants qui apprennent à me connaître au fil des jours.

Progressivement, après les ateliers, les mamans viennent chercher les enfants, nous discutons sur le trottoir ou nous nous asseyons quelques instants au coin de la rue pour prolonger la soirée. Une des habitantes m'apprécie particulièrement et nous devenons amies. Elle voit dans ma présence une opportunité de faire entendre les revendications des habitants menacés d'expulsion dans d'autres secteurs de la vie publique, à Bucarest et ailleurs. A ses yeux, le fait de venir d'Occident et « d'avoir des livres » offre des avantages considérables pour faire pression sur différents niveaux de pouvoir à des échelles qui dépassent largement le cadre local. Elle m'invite alors de plus en plus régulièrement chez elle, pour discuter de plans stratégiques pour attirer l'attention de la société civile, des médias et des politiques sur la problématique des expulsions. Je prends mon rôle très à cœur et commence à endosser la responsabilité de médiateur entre le quartier et d'autres acteurs nationaux et internationaux. Mon implication dans ces questions participe de mon intégration dans le quartier, mon amie fait ma publicité auprès des autres habitants, on m'invite aux grands événements qui rythment la vie du quartier : enterrement, fêtes de Pâques, anniversaires, et je prends également part, dans certaines familles, aux activités de la vie quotidienne des femmes : préparation des repas, nettoyage, vente au marché, lessive, etc. Après plusieurs mois de terrain, la plupart des femmes du quartier me considèrent comme faisant partie de leur « communauté », elles l'expriment souvent en me disant : « Tu es à nous à présent ».

Lors de mes différents séjours de recherche, je loue, la plupart du temps, un pied à terre en ville dans un quartier proche de Rahova-Uranus, cela m'offre

l'opportunité de me retirer de l'effervescence perpétuelle de la vie du quartier pour écrire mon cahier de terrain et me reposer. Il m'arrive cependant de dormir chez les familles du quartier, lorsque nous traînons tard la nuit au coin de la rue, ou que l'une ou l'autre insiste pour que je reste dormir. Je partage alors la chambre à coucher avec une femme et/ou un enfant. Je passe environ douze heures par jour dans le quartier, aussi bien dans l'espace public que dans l'espace domestique. Mais lorsque je me rends à Bucarest pour des séjours plus courts, je reste 24 heures sur 24 dans le quartier. Je loge chez mon amie habitant le quartier et je partage la chambre de sa sœur : nous avons presque le même âge, elle n'est pas mariée. Son fils adolescent qui dort habituellement avec elle, se repose alors quelques heures par nuit dans un fauteuil trop étroit installé dans la même chambre.

Ethnographier l'Habiter, et donc l'intime et le domestique implique une démarche active et participative forte du chercheur. Il est sans arrêt sollicité, aux prises avec les réalités locales, impliqué dans les conflits et amené à se transformer au fur et à mesure des terrains. Ma présence est incarnée au quotidien, elle est tangible pour les femmes dans chacun de leurs espaces domestiques de la chambre au coin de la rue. Comme l'écrit Godelier : « Le terrain vous transforme. Cela veut dire que les autres vous transforment si on sait les écouter et si on réfléchit de façon décentrée par rapport à soi sur ce que l'on voit et sur ce que l'on entend » (2002 : 207).

Eprouver les mêmes temporalités que mes informateurs (nuit courte et agitée à cause de l'activité économique du marché aux fleurs), manger la même nourriture (un seul repas très consistant par jour), subir le stress permanent lié à la précarité et aux évacuations, fêter fréquemment des événements heureux ou malheureux pendant plusieurs jours sans dormir, mais aussi rencontrer les autorités locales, les avocats, et les ONG, implique un investissement mental et corporel absolu du chercheur.

On est alors loin d'une démarche de terrain classique où l'ethnologue se contenterait d'observer à distance ses informateurs. Dans ce cas-ci, on est « affecté » (Favret-Saada, 2009) par la réalité dans laquelle nous sommes plongés, et ces modalités spécifiques à l'étude du domestique entraînent certaines difficultés qui résident fondamentalement dans la mise à distance du terrain : comment partir du terrain lorsque l'on est impliqué intimement à différents niveaux de la réalité locale ? Comment faire lorsque des conflits éclatent ? Comment amener la réflexivité nécessaire à l'écriture ethnographique ? Ces questions sont inhérentes à ma recherche de terrain, je suis consciente des écueils possibles liés à la proximité avec mes informateurs, mais je suis également persuadée que cette présence participative et impliquée (Hermesse, Singleton, Vuilleminot, 2011) consiste le seul gage d'une ouverture possible de recherche vers des questions portant sur la notion d'Habiter. A mon sens, ces points de départ spatio-temporels étaient fondamentaux pour questionner la réalité actuelle de la Roumanie.

HABITER : DE LA CHAMBRE À COUCHER AU COIN DE LA RUE. USAGES ET PRATIQUES DE L'ESPACE AU QUOTIDIEN

La chambre à coucher (*cameră*)

C'est au grec, en passant par le latin et l'italien, que l'on doit le terme générique de chambre (*kamara*) et qui désigne toute pièce destinée au repos, autrement dit "la chambre à coucher". Cette chambre se trouvait souvent au fond de la maison, quelques fois à l'étage, auquel on accédait par un escalier extérieur en bois, elle possédait parfois une petite ouverture que l'on obstruait le plus souvent pour prévenir de la chaleur et du soleil ou des frimas de l'hiver. (Dibie, 1987 : 35)

Elena, jeune trentenaire se réveille dans sa chambre aux alentours de neuf heures du matin. Elle partage son lit matrimonial avec son fils de 14 ans et son mari, Deremia, 60 ans. La chambre comporte un lit en bois verni, un vieil ordinateur PC et une imprimante, une garde robe débordant de vêtements, une table remplie de bibelots : lunettes de soleil, parfum, maquillage, cendriers, briquets, quelques bijoux en plastique et des pièces de monnaie qui traînent par ci par là. Les murs sont recouverts d'un papier peint usé, orné de personnages de dessins animés. Le sol en béton brut est recouvert de tapis de différents types, plutôt dans les tons bordeaux et rouge foncé. Toute la surface de l'appartement en est recouverte. Dans certaines pièces, ils sont même superposés pour protéger du froid ou de la poussière. Mises à part les périodes où on les nettoie à grandes eaux sur le trottoir, au quotidien, ces revêtements sont simplement balayés pour faire disparaître les impuretés.

Cette famille nucléaire partage ses nuits depuis la naissance de leur fils. Malgré le fait qu'il ne soit plus vraiment un enfant, ils ont l'habitude de dormir ensemble. Elena m'avoue « ne pas savoir s'endormir sans son fils ». Pourtant, elle me parle souvent de son âge et de son « devoir » de lui faire sa propre chambre au sein de l'appartement qu'ils habitent.

Je voudrais bien pouvoir penser à l'avenir de mon fils en lui faisant sa propre chambre, peindre les murs, mettre un tapis, des meubles et des rideaux, d' « après ses goûts ». Mais dans notre situation, c'est impossible, nous dormons encore ensemble parce que nous n'allons pas faire des travaux sans savoir si demain, nous serons évacués de la maison ou non. Si j'étais seule, que je n'avais pas d'enfant, je m'en ficherais de tout ça mais pour mon fils, c'est son avenir, il faut que j'y pense, ça doit être ma priorité.

La chambre à coucher est un espace « intime » (du latin *intimus* qui est le superlatif de *intus* : dedans) de l'appartement. Au sens étymologique, « l'intimité » correspond « à ce qui est le plus en dedans, le fond de ». Ici, elle se partage avec les membres les plus proches de la famille élargie : le(s) enfant(s) et le mari. Le repli « le plus en dedans » est constitué par le lit matrimonial et ce, qu'il soit occupé uniquement par les parents, ou par ces derniers et leurs

enfants. Il est le seul espace totalement dédié à la relation intime de la famille nucléaire :

Une relation intime apparaît dès que la face interne de cette relation est éprouvée par les acteurs comme son aspect essentiel, dès que sa structure affective, pour reprendre les termes de Simmel, « met l'accent sur ce que chacun ne donne ou ne montre qu'à une seule personne et à personne d'autre : alors on a cette tonalité particulière que l'on nomme intimité ». (Deroche-Gurcel, 2013)

Le lit matrimonial, lieu d'une intimité partagée

Le lit matrimonial, en tant qu'espace intime du couple et de la relation sexuelle, est rapidement partagé dès la naissance des enfants. L'espace où l'on conçoit l'enfant, est également celui où on l'accueillera dès la naissance. Les couples du quartier se forment entre 16 et 20 ans. Ils se marient, ont leur premières relations sexuelles et la fille « reste enceinte » (*a ramas gravida*). Le lit accueille donc l'intimité du couple pendant une période plutôt réduite et par la suite, l'enfant sera le « roi du lit ». D'ailleurs, le choix des motifs des draps de lit atteste de cette importance donnée à la présence de l'enfant, ils sont souvent imprimés de petits personnages enfantins et de couleurs vives. L'intimité conjugale est donc limitée dans le temps d'une part, puisque les enfants arrivent rapidement⁴, et dans l'espace d'autre part, puisque le lit est le seul lieu du repli matrimonial. Dans le cas où le couple possède sa propre chambre, l'intimité peut se déployer au-delà des limites du lit, mais il arrive également que l'habitat ne comporte pas suffisamment de pièces (*cameră*) pour que chacun des couples (et plus tard la famille nucléaire) puisse avoir accès à son espace intime. Le couple est alors contraint de dormir dans un canapé pliant, et d'occuper le salon à temps partiel avec le reste de la famille élargie.

Quand personne n'y dort, le lit matrimonial est toujours refait, et s'il s'agit d'un divan-lit, il est replié dès le lever du jour, pour laisser place aux activités quotidiennes et « ranger son intimité » jusqu'à la nuit. En effet, hors de l'espace du lit, les époux n'auront aucun geste l'un envers l'autre. En tant que personne extérieure à la famille élargie, il est impossible de deviner la structure des couples à l'intérieur d'une famille élargie sans y avoir passé du temps.

En dehors de l'espace du lit et du temps du sommeil, les femmes partagent principalement leur intimité avec d'autres femmes, elles disent : « Nous n'avons rien à faire avec les hommes ». En dehors des temps réservés au sommeil, la séparation genrée entre hommes et femmes est très importante.

⁴ Les femmes n'utilisent pas de moyen de contraception. Néanmoins, si l'enfant n'est pas souhaité, elles ont recouru à l'avortement. En moyenne, les femmes du quartier avortent entre cinq et dix fois au cours de leur vie.

L'idée, par contre, de *privacy* (*privacités*⁵, du latin *privatus* : particulier, propre, individuel) n'existe pas, et la maison n'offre pas d'espace dédié à la *privacy*. Chaque espace est susceptible d'être partagé de manière plus ou moins large avec les membres du groupe. Mais comme le rappelle Perla Serfaty-Garzon dans son ouvrage sur *Les territoires de l'intime* (2003), l'idée du « chez soi », du repli individuel, de la privatisation du corps et de « l'affirmation de la personne », date en Occident de la période moderne. Et ces notions, comme l'a démontré E.T Hall ne sont pas universelles. En effet, dans *La dimension cachée*, il établit une typologie des différentes sphères spatiales qui entourent l'homme : les sphères publique, sociale, personnelle et intime, et démontre la particularité de chaque culture dans la distance établie entre soi et les « Autres ». « L'étude de la culture au sens proxémique consiste à étudier l'usage que font les individus de leur appareil sensoriel selon leurs différents états affectifs, au cours d'activités ou de rapports humains variés, de même que dans des environnements divers », écrit-il (1971 : 223). La *proxémie* comme étude des distances, permet d'indiquer que les systèmes sensoriels des êtres humains sont distincts et que les dimensions spatiales que les individus ont « besoin » d'intégrer entre leur propre corps et celui des autres, peuvent varier fortement d'une culture à l'autre. Dans le cas de Rahova-Uranus, il est possible d'observer dans quelle mesure les contraintes sociales produisent des « cultures » spatiales de la précarité, principalement basées sur la proximité et la densité. Lorsqu'on habite cet environnement, on cherche à tout prix la présence des autres, on s'entasse dans des petites pièces surchauffées et enfumées, on apprécie le fait de s'asseoir à plusieurs sur une même chaise ou un même banc.

Au fur et à mesure de mon terrain, je me rends compte que mes informatrices, contrairement à moi, ne semblent jamais chercher cette « distance » dont j'ai besoin pour évoluer dans un environnement. Elles cherchent sans arrêt la présence de l'autre, mais pas « de n'importe quel autre ». En effet, « l'étranger » (*străin*) quel qu'il soit⁶, sera toujours mis à distance et

⁵ Le mot anglais, *privacy* est utilisé pour désigner le nom commun issu de l'adjectif « privé » en français. On pourrait traduire *privacy* par « privacité » mais nous préférons le terme anglais dans le cadre de ce texte.

⁶ Lorsque le terme « étranger » est utilisé dans le quartier, il peut s'agir de quelqu'un d'« étranger » à la famille, au quartier, à la ville, ou encore quelqu'un venu d'un autre pays. Ce n'est pas le fait de venir d'un autre pays qui fonde l'étrangeté. Elle est plutôt fondée sur le fait d'être différent et de ne pas appartenir à un groupe connu. L'antonyme de la notion d'« étranger » (*străin*) s'exprime par l'expression « à nous » (*a noștri*). La figure de l'étranger existe à l'intérieur du groupe des habitants (tsiganes et non-tsiganes) et à l'extérieur du groupe, représentée par les nouveaux habitants venus s'installer dans cette zone peu onéreuse il y a quelques années et proche du centre. « Sans l'étrangeté, le familier ne peut se constituer comme tel. Il requiert donc sans cesse la présence de son contraire pour exister. Le monde familier s'abreuve uniquement à la source de l'étranger. C'est de là qu'il tire son énergie, même si celle-ci est ensuite canalisée dans le sens d'une limitation de cette étrangeté originelle » (Begout, 2010 : 469-470).

le temps d'acceptation dans le cercle intime pourra être long. Par contre, une fois l'individu intégré dans le cercle de la famille élargie ou du voisinage, la distance qui s'instaure entre les individus se rétrécit fortement. En tant qu'ethnologue sur le terrain, j'ai parfois besoin de solitude, de silence ou de concentration. Je souffre énormément du manque de *privacy* qui fonde en partie ma culture occidentale. C'est notamment pour cette raison, que j'ai souvent loué un pied à terre en dehors du quartier à Bucarest. Lorsque je suis sur le terrain, j'ai la sensation d'être « envahie » dans les sphères intimes de mon corps.

A cet égard, il est important d'indiquer ici, même si nous ne développerons pas cette idée dans cet article, que l'espace n'est pas simplement une distance que l'on mettrait entre soi et les autres. Il est également constitué de sons, d'odeurs et d'objets. Et dans le quartier, l'espace semble toujours saturé.

Une modularité partagée, une intimité "étrangère" préservée

En dehors du lit, l'espace de la chambre est le siège de différentes activités partagées par les membres de la famille élargie du même sexe. Ces préoccupations quotidiennes ne s'offrent pas au regard de l'autre, qu'il soit proche (de la famille, mais du sexe opposé) ou lointain (les voisins ou les étrangers) : s'habiller, se maquiller, téléphoner, passer du temps sur l'ordinateur, ou encore discuter se pratiquent surtout entre femmes : la sœur, nièce, fille, mère, tante ou encore les voisines proches de la famille. Pour tous les autres, l'entrée dans l'espace de la chambre est interdite, que ce soit lors des périodes diurnes ou nocturnes, à moins que l'on nous ait explicitement invité à entrer. La chambre est donc un espace non-spécialisé ouvert à diverses personnes et activités, mais uniquement pour les individus les plus proches des occupants du lit matrimonial, et principalement pour la femme. L'espace ne devient modulable et partageable qu'une fois le lit rangé, refait ou replié, et si une personne du sexe opposé occupe le lit, personne n'entrera dans la chambre. Par exemple, Ionela vient souvent se maquiller dans la chambre de sa sœur Elena, mais elle ne le fait que si le lit est replié et que son beau-frère est absent de la pièce, voire de l'appartement.

Si j'ai tendance à préciser que l'espace est « privé dans les périodes diurnes et nocturnes », c'est pour insister sur le fait que la chambre n'est pas réservée qu'aux occupations de nuit. En journée, elle est souvent occupée par une ou plusieurs personnes de la famille. La chambre peut être le siège de différentes activités mais elle se transforme rarement en un espace privé, comme nous l'avons vu plus haut ou en un véritable espace collectif. Cette retenue du collectif vis-à-vis de l'intimité s'explique par le fait qu'une des personnes qui occupe la chambre à coucher ne fait « pas vraiment » partie de la famille. Il faut donc, dans une certaine mesure, respecter l'intimité de ce/cette

« étranger(ère) » (*străin*). En effet, la belle-fille (*noră*) ou le beau-fils (*ginere*) n'appartiennent pas à proprement parler à la même famille puisqu'ils n'ont pas de lien de sang avec les membres du groupe. Cette présence « étrangère » est la seule entrave à la « vie à plein temps » de la chambre. En effet, en règle générale, la chambre est surinvestie en terme d'activités et de densité, elle vit pratiquement 24 heures sur 24. La journée comme la nuit, il peut y avoir des activités parallèles qui s'y déroulent : le père, fatigué par sa journée de labeur se repose dans le lit alors que Florin joue à l'ordinateur et que l'épouse est en train de réajuster l'ordre des vêtements dans l'armoire. La nuit, lorsque l'on dort à plusieurs (si l'on dort la nuit), il y a toujours la possibilité qu'un des membres de la famille soit éveillé, soit parce qu'il n'arrive pas à dormir, soit parce qu'il est en train de faire quelque chose. A Uranus, il est possible de faire à peu près tout et n'importe quoi, et cela à toute heure. Cette activité permanente est liée aux temporalités du marché aux fleurs qui fonctionne en continu, il rythme le quartier, il est son centre économique et social. Ce temps urbain a donc un impact important sur la vie intime des familles du quartier, elles fonctionnent à plein temps pour offrir des services au sein de l'espace économique. Le marché constitue le cœur de la vie du quartier, il définit le rythme de toutes les temporalités familiales.

La cohabitation de la famille élargie : des origines paysannes au collectivisme⁷

Dans le cas de Elena et de Ionela, la cohabitation s'organise entre sœurs avec leurs enfants (et le mari d'Elena, Ionela a un fils mais elle n'est pas mariée). Elles ont chacune leur chambre avec leur « famille nucléaire » et partagent le salon et la cuisine. Ce mode d'habiter basé sur la cohabitation de plusieurs générations autour de l'espace collectif de la cuisine⁸ est très répandu en Roumanie aujourd'hui. Elena m'en parle comme d'un souhait de vivre ensemble.

Pour comprendre ce mode d'habiter collectif et intergénérationnel, il peut être utile de tisser un lien entre les modes d'habiter urbains et ceux des zones rurales roumaines. Dans sa thèse, Séverine Lagneaux décrit la transformation

⁷ « Collectivisation : Processus qui consiste à placer la terre - entendue comme moyen de production, mais également comme patrimoine symbolique et idéologique - aux mains de la collectivité. Cette politique suppose la suppression de la propriété privée et passe par la confiscation autoritaire des terres des propriétaires fonciers au profit d'une organisation collective du travail de la terre, généralement sous le contrôle de l'Etat » (Boulay, Buhot, 2013 : 60). Cette définition s'applique à la terre, mais elle peut également être appliquée au collectivisme tel qu'il s'est pratiqué dans les villes en Roumanie au moment de la nationalisation.

⁸ Andreea Matache, dans sa thèse de doctorat sur les ensembles résidentiels fermés construits après la révolution à Bucarest, montre que dans ces nouveaux espaces de logement, à l'image des modèles proposés aux Etats-Unis, chaque membre de la famille possède sa chambre, la maison est divisée entre les espaces de jour et de nuit (à l'étage) et la séparation entre le public et le privé est importante (Matache, 2010).

de la *gospodarie*⁹ à l'époque contemporaine. Cette dernière est une « unité d'habitation avec ses dépendances et son foyer ». Dans cet espace, plusieurs générations d'un même lignage (*neam*) peuvent cohabiter et travailler conjointement au maraîchage et à l'élevage des animaux. La récolte et la consommation de la production s'organisent également de manière collective. Il y existe donc bien aujourd'hui, une cohabitation et une vie collective de la famille élargie autour de la production et de l'habitat.

Pourtant selon certains écrits, si l'on remonte dans l'histoire de la paysannerie roumaine, avant le communisme, les *gospodarie* étaient habitées par une seule famille nucléaire :

[...] lors du mariage d'un fils, les parents le pourvoient d'une dot. La terre est divisée en autant de lots égaux qu'un père a de fils. Il conserve une zone transversale qui sera héritée et non cédée en dot. Selon la terminologie roumaine, un groupe 'marche sur un certain nombre de ses ancêtres'. Un fils (le cadet) hérite également de la maison paternelle pour peu qu'il prenne soin de ses parents. Pour leur part, les filles n'ont pas accès à la terre : leur dot est constituée sur base de 'ce que l'on peut emporter en charrette'. Les filles s'installent donc sur les terres des ancêtres de leurs maris. A défaut de fils, une fille peut hériter des terres. L'époux prendra le nom de sa femme. Sans enfant, une adoption peut être envisagée par un couple. Chaque maisnie¹⁰ abrite donc une famille nucléaire. Parfois les parents du mari s'ajoutent. (Lagneaux, 2010 : 95-98)

Comment expliquer alors, qu'aujourd'hui, les anciennes fermes paysannes (*gospodarie*) et les appartements des zones urbaines soient habités par différentes générations, et que, dans de nombreux cas, on retrouve la chambre (*cameră*) comme unité minimale d'habitation d'une famille nucléaire ?

Pendant la période communiste, à Bucarest, deux modes d'habiter émergent par imposition de l'Etat : d'une part, les logements existants sont nationalisés, expropriés, divisés en plus petites unités et distribués (*repartiția*) entre différentes familles. Plusieurs familles cohabitent alors dans une unité d'habitation. C'est le cas des maisons bourgeoises, des petits immeubles d'appartement ou des maisons de « type villageoise », espaces autrefois privés, transformés en biens publics. Et d'autre part, l'Etat construit de nombreux logements collectifs (*bloc*), soit sur des zones périphériques non construites, soit en expropriant les anciens habitants de leur cour (Tudora, 2009). L'industrialisation provoque un exode rural important vers la capitale et la crise du logement pousse l'Etat à prendre des mesures concernant le logement :

⁹ Actuellement, ces formes familiales continuent de dominer dans les zones rurales roumaines.

¹⁰ La « maisnie » est la traduction française de la *gospodarie* fournie par l'ethnologue H.H. Stahl (1969).

L'année 1952 marque le début de la grande reconstruction socialiste basée sur un plan audacieux de systématisation qui sera approuvé par les autorités locales en 1957. Les tours et barres de 6-10 étages s'imposent dans le nouveau paysage urbain. Le logement type est constitué de deux pièces et annexes d'une surface moyenne de 50-52m². La surface habitable se réduit à 7-8m² par personne. (Nae-Erdely, 2008 : 4)

Comme indiqué par les auteurs Nae et Erdely, dans les nouveaux blocs communistes, chaque famille nucléaire reçoit un logement, mais les espaces sont extrêmement exigus et denses. Dans les anciens habitats réaménagés en appartements collectifs, les familles cohabitent autour d'un espace commun, il peut s'agir d'une cuisine, d'un salon, ou encore d'un espace extérieur : une cour. On peut d'ailleurs retrouver certaines traces de ce mode d'habitat collectif dans certains appartements du quartier où cohabitent, aujourd'hui encore, des personnes n'appartenant pas à la même famille ou au même lignage (*neam*), tous étant individuellement « locataire de l'Etat » pour la chambre qu'ils occupent. Pendant la période communiste, que l'on habite dans un appartement de bloc ou dans une ancienne maison divisée, les espaces sont restreints et les cohabitations constituent la norme.

Aujourd'hui, que ce soit dans les appartements de blocs ou dans les maisons plus anciennes divisées en appartements, plusieurs générations cohabitent dans une même unité spatiale. Chaque famille nucléaire occupe une chambre, et parfois un même lit. Si une des familles est absente pour diverses raisons, la pièce sera immédiatement réaffectée à un nouvel usage, soit dans le cadre familial (*neam*), soit à un sous-locataire¹¹. Les chambres sont donc toujours totalement investies et aucun espace n'est laissé en attente ou à l'abandon. Si la famille en a la possibilité en terme d'espace, les enfants quitteront la chambre de leur parent au début de l'adolescence pour construire leur propre famille dans un espace séparé.

Chaque noyau familial partage les sanitaires et la cuisine avec les autres habitants. Parfois, comme nous le verrons, la densité des appartements est plus importante. Certaines familles du quartier ne possèdent pas de « chambre à coucher » à proprement parler, mais une seule pièce qui accueille chacune des activités quotidiennes des membres d'une même famille élargie.

Même si les modes d'habiter ruraux et ceux imposés durant la période communiste, peuvent en partie influencer les configurations actuelles de la maison (*acasă*), concrètement, la situation économique de la plupart des familles du quartier ne permet pas aux enfants de quitter le domicile parental pour prendre leur indépendance. Dans la plupart des cas, et si elles le

¹¹ Notons que la sous-location est courante dans le quartier grâce au marché aux fleurs tout proche. Le bouche à oreilles par familles interposées constitue le meilleur moyen de trouver un sous-locataire. On préfère toujours quelqu'un qui soit, de près ou de loin, relié à une des familles habitant le quartier ou à un fleuriste du marché. Une chambre se loue aux environs de cent euros par mois sans les charges.

souhaitent, les filles quittent effectivement leur parent pour rejoindre leur « belle famille » (*soacră-socru*). Alors que les garçons forment leur famille autour de leur parent et éventuellement de leurs oncles, tantes, cousins et cousines. De plus, cette configuration élargie de l'habitat, permet de réunir plusieurs rentrées d'argent, avantage considérable au regard des salaires extrêmement bas pour les personnes non-qualifiées.

Néanmoins, les modes d'habiter peuvent se complexifier lors de cas de divorce, de mère- célibataire, d'emprisonnement d'un membre de la famille ou encore d'immigration¹² d'un des parents.

Pour conclure cette première partie sur la « chambre à coucher » et ses implications spatiales et sociales, nous pouvons d'ores et déjà affirmer que ce mode d'habiter collectif et intergénérationnel tisse des liens serrés entre les membres de la famille. La solidarité, l'entraide et le partage sont des valeurs solides au sein des familles élargies roumaines. On donne et on échange énormément entre parents et enfants, mais également entre frères (*frate*) et sœurs (*soră*), neveux (*nepot*) et oncles (*unchi*)/tantes (*mătușă*), beaux-frères (*cumnat*) et belles-sœurs (*cumnată*), cousins et cousines (*văr*). Les différents membres de la famille se désignent par la notion de parenté (*rudenie*) ou de lignage (*neam*), et on dit de quelqu'un qu'il fait partie de sa famille en le désignant par le terme de « parent » (*rudă*) (Cusenier 2001) ou de « lignée » (*neam cu mine*).

Une personne n'est jamais considérée pour elle-même, elle s'inscrit dans un groupe dont on connaît ou non les différents membres. Cette reconnaissance du groupe permet de se comporter de manière adéquate et de dialoguer à propos d'un sujet apprécié. Lorsque quelqu'un se présente, on demandera toujours « elle est à qui ? » (*a cui este ?*), il sera alors nécessaire que l'interlocuteur puisse se retrouver dans les explications, valider l'origine de la personne, pour ensuite commencer à dialoguer.

¹² Si nous prenons par exemple le cas de Ioana, une des voisines d'Elena, lorsque l'effectif de la famille est au complet, la maison accueille 16 personnes pour environ 80m². Les grands-parents (âgés d'environ 60 ans), leur fille Ioana (34 ans) et son mari du même âge, Dan, ainsi que leur petite fille Roxi (de 10 ans) – dans ce cas-ci, Ioana n'a pas voulu aller habiter chez ses beaux-parents car ces derniers sont roumains et qu'elle est tzigane. Elle ne supporte donc pas la différence culturelle et préfère rester auprès de sa maman. Veronica, leur fille aînée (âgée de 40 ans) habite en Espagne, elle a immigré dans ce pays pour travailler (serveuse/prostitution), son mari est en prison en Roumanie. Sa fille, Elisa (16 ans) et son fils Pichu (20 ans) habitent avec les grands-parents. Depuis quelques mois, Pichu s'est marié avec une fille du ghetto de Rahova (22 ans) et ils ont eu un bébé. Avec l'argent économisé en Espagne, Veronica a demandé à son père de construire une annexe à la maison pour qu'elle puisse avoir une chambre lorsqu'elle rentre en Roumanie. Veronica a un deuxième fils marié lui aussi avec un enfant. Il est présent dans la maison de manière passagère. Les grands-parents ont un autre fils (de 40 ans) marié en Belgique avec deux enfants. Récemment, il s'est remarié et a eu une petite fille, ils habitent tous en Belgique. Lorsqu'ils reviennent en Roumanie, ils logent également chez les grands-parents. Dans le cas de Ioana, 4 générations cohabitent autour de l'espace central du salon et de la cuisine.

Il est temps à présent de quitter « l'intimité » de la chambre pour aller à la rencontre de la cuisine, espace principalement occupé par les femmes. Mais ce passage d'un espace à l'autre ne peut se faire sans indiquer une petite note sur les espaces intermédiaires qui séparent et indiquent les limites entre la famille nucléaire (la chambre à coucher) et la famille élargie (la maison).

La plupart des interstices entre la chambre et l'extérieur sont fermés. Quelle que soit l'orientation de la chambre, vers la rue ou vers une cour (*curte*) commune, les fenêtres sont obstrués et ne laissent passer que très peu de lumière. Les manières de signifier les limites entre l'intérieur et l'extérieur peuvent être diverses : rideaux, cellophanes, papier décoratif collé sur la vitre, placement d'une armoire contre la fenêtre, etc. L'air et la lumière circulent très peu dans la chambre. Quant aux portes de la chambre qui donnent vers l'espace collectif ou vers le couloir, elles sont toujours fermées pour préserver l'intimité de la famille qui l'habite. Chacun peut alors s'approprier son espace à sa guise et les différences de « goûts » au sein d'une même famille sont parfois étonnantes. Derrière chaque porte de chambre à coucher, on découvre une famille, un quotidien, des moments intimes et un univers particulier. Chacun apporte sa touche personnelle au travers de la décoration, des meubles choisis, de l'ordre qui y règne, des photos encadrées, de l'odeur ou encore des activités qui s'y déroulent. D'une porte à l'autre et dans un même appartement, il est possible de se retrouver dans des univers complètement distincts.

La cuisine (*bucătărie*)

La nourriture qui entre dans la maison

La cuisine est attenante au salon, il n'y a pas de séparation physique entre les deux pièces mais elle est néanmoins plutôt réservée aux femmes et à la vie professionnelle de la famille. Le plus souvent, ce sont Elena et Ionela qui l'occupent pour préparer les commandes passées au téléphone qu'elles apportent au marché aux fleurs. Elles effectuent de petits pas, sont tellement habituées à travailler ensemble dans l'espace réduit qu'elles ne se touchent presque jamais et gèrent l'espace comme des danseuses répétant une chorégraphie intégrée avec le temps, et adaptée à l'espace. L'intrus (l'enfant ou le mari) n'a donc pas sa place, il est rapidement chassé si sa présence est injustifiée.

Sous les tables qui servent de plan de travail, des caisses en bois s'entassent, elles contiennent des légumes et de grands sacs de pomme de terre. C'est le mari d'Elena, monsieur Deremia, ancien cuisinier, qui se charge des courses. Pour les légumes et les fruits, il se rend chaque jour au marché de Rahova, en direction de la périphérie sud de Bucarest, réputé pour être l'espace commercial le moins cher de la ville.

A l'arrière de la cuisine, il faut descendre une marche pour accéder à l'ancien balcon réaffecté en annexe de la cuisine. Cet espace mi-intérieur, mi-

extérieur, abrite les différents ustensiles qui ont une odeur « trop forte » pour être intégrés dans l'espace domestique : les friteuses, la gazinière sur laquelle traîne toujours une poêle complètement noircie et remplie d'huile, et un petit barbecue électrique pour griller la viande. La cuisine fonctionne de manière quasi continue, au rythme des commandes qui arrivent du marché aux fleurs. Les frigos sont également branchés dans cette partie attenante, mais extérieure à la cuisine.

Sur le balcon de Elena et Ionela, on retrouve des éléments familiers des espaces domestiques ruraux roumains : de grands bocaux de conserve de cornichons, des bassines remplis de choux aigres (*varza murată*), de l'alcool de fruits (*tuica*) et quelques bouteilles de vin, au cas où un invité se présenterait à l'improviste.

A la maison, tu dois toujours avoir quelque chose à servir aux invités. Si tu n'as pas de bons produits, ça veut dire que tu ne sais pas tenir ta maison (*nu ești gospodăr*). (Geta, habitante du quartier, 55 ans)

Malgré ces réminiscences traditionnelles, dans la majorité des cas, les produits rangés dans la cuisine sont d'origine industrielle, et achetés en gros dans des espaces commerciaux gigantesques tels que le Metro, le Carrefour ou le Kaufland. On se fournit dans la grande distribution, mais on choisit les produits : le poulet vient de tel endroit, les saucisses d'un tel autre, etc. On essaie de se faire plaisir et de contenter le client en s'efforçant d'accéder au meilleur rapport qualité-prix. Les armoires sont pleines, mais les denrées sont principalement réservées à la vente sur le marché aux fleurs. Pour la consommation familiale, on se contente souvent des restes de la vente, ou alors Deremia achète quelques produits, transformés immédiatement en plats traditionnels qui resteront dans une casserole pendant plusieurs jours et chacun ira s'y servir à sa guise.

La nourriture qui sort de la maison

Les deux sœurs travaillent énormément dans la cuisine, et ce pour deux raisons principales. D'une part afin de réaliser les commandes de nourriture arrivant par téléphone du marché aux fleurs, et d'autre part pour se conformer aux obligations alimentaires liées à la religion orthodoxe. Dans les deux cas, la nourriture préparée dans la cuisine sera principalement consommée à l'extérieur de la maison.

Dans le cas des préparations traditionnelles de certains repas, il faut se conformer aux dates du calendrier orthodoxe : il faudra préparer spécifiquement du poisson, une sauce aux champignons (*ciulama*), du porc ou encore une recette de soupe particulière. Celui qui s'y appliquera le mieux préparera le met pour la famille élargie. Les plats plus « traditionnels » sont souvent des « plats mijotés » (*mancare gătită*) alors que les plats plus « modernes » sont cuits rapidement, à la poêle ou à la friteuse. Une fois la

préparation du repas terminée, des plateaux sont remplis et les femmes transitent dans les espaces publics pour distribuer les repas d'offrande aux voisines et à leurs enfants. En effet, le repas ne pourra être mangé par la famille habitant la maison qu'une fois qu'il aura été partagé (*pomana*) avec des « étrangers » au foyer.

Souvent, Elena se rend chez sa voisine Francesca, « parce qu'elle est dans la misère (*amărîta*) et qu'elle a beaucoup d'enfants », pour lui offrir une assiette de la préparation. Lorsque Elena offre l'assiette, elle prononce ces mots : « Pour mes morts ». Cela signifie qu'au travers de sa voisine, Elena offre en fait de la nourriture en sacrifice à ses morts. Francesca répondra alors *Bogda proste*, pour signifier que la nourriture est offerte en guise d'offrande. Les jours de célébration religieuse, les femmes sont donc nombreuses à circuler dans le quartier avec des plateaux remplis des mets les plus copieux qui servent dans le monde terrestre à nourrir leurs voisins et dans le monde spirituel, à nourrir leurs morts.

Les fêtes traditionnelles ne sont pas les seuls moments qui font sortir la nourriture à l'extérieur de la maison, l'économie de nombreuses familles du quartier étant basée sur la préparation de nourriture pour les vendeurs du marché aux fleurs qui se trouvent à quelques mètres des maisons des femmes. La survie économique se base sur un principe simple mais astucieux. Lorsque les fleuristes souhaitent faire une commande, ils téléphonent sur les téléphones portables privés de Elena ou de Ionela. Ils demandent ce qu'elles proposent à manger ce jour-là. Elles récitent alors la liste des repas. Elles se sont spécialisées dans les grillades et les fritures.

Au téléphone, Elena et Ionela débitent sans arrêt la même formule : « blanc de poulet, saucisses, côtelettes de porc, poulet pané ». Elles demandent ensuite : « Salade ? Verte ou de chou ? ». Les plats sont toujours servis avec des frites, les clients peuvent demander avec ou sans fromage râpé sur le dessus des frites. Une fois la commande reçue, elles demandent : « C'est pour où ? ». À partir des informations données par téléphone, elles arrivent toujours à se repérer spatialement dans le marché sans s'y trouver. Cette faculté d'orientation est importante parce qu'une fois la commande préparée, Ionela ou son fils devront sortir de chez eux avec le plateau rempli de nourriture, traverser les deux cents mètres qui les séparent du marché aux fleurs et retrouver les personnes ayant effectivement commandé par téléphone, parmi le dédale des échoppes de fleuristes.

À travers la description de la cuisine, on peut d'ores et déjà se rendre compte que les espaces sont imbriqués, et que les échelles spatio-temporelles collent parfaitement à l'environnement économique et social dans lequel elles s'intègrent. Dans la suite de ce texte, nous allons découvrir, au travers des ethnographies du trottoir et du coin de rue, comment les espaces peuvent s'emboîter dans des dimensions multiples. Ces descriptions permettent de remettre en question la distinction classique « public-privé » qui a tendance à

occulter une partie de la complexité des articulations entre les différents espaces habités.

Le trottoir : un envahissement du dehors par le dedans.

Ce matin, le soleil monte plus haut dans le ciel. Il y a quelques jours encore, il neigeait, mais aujourd'hui le printemps semble décidé à pointer le bout de son nez. Et même si les températures sont fraîches et qu'il faut garder son gilet, il est possible de se réchauffer au soleil le temps d'une discussion avec l'une des voisines sur le trottoir. Les femmes du quartier attendent avec impatience cette période de renouveau, elles savent qu'après le 1^{er} mars, le marché va à nouveau se remplir, les ventes vont reprendre et les commandes s'enchaîneront à nouveau. Les enfants sortiront dehors pour jouer avec leurs petits voisins et libéreront les espaces communs de l'habitat.

L'hiver, chacun reste chez soi, c'est calme. Tu fais trois ou quatre commandes par jour et le reste du temps, tu attends que ça passe. En plus, comme tu n'as pas d'argent tu ne peux pas te permettre d'acheter tout le temps des cigarettes. Alors tu t'ennuies, tu n'as pas d'argent et tu ne peux pas fumer. En hiver, mon mari va au marché de Rahova et il nous ramène des cigarettes russes achetées à des vendeurs ambulants clandestins, c'est moins cher mais elles sont moins bonnes. On s'habitue. Le pire, c'est pour les enfants. Ils s'ennuient, ils ne peuvent pas beaucoup jouer dehors. Alors ils veulent ceci, cela, et toi, tu n'as rien et tu réfléchis à la manière dont tu vas te débrouiller pour leur faire plaisir. Puis, il fait froid dans l'appartement. Nous n'avons que deux chauffages électriques. Alors on reste au lit le plus longtemps possible, on boit du thé avec du pain grillé. D'habitude, je ne bois jamais de thé. Le thé, c'est pour les malades. J'attends toujours le printemps avec impatience... (Gabriela, habitante, 32 ans)

A Bucarest, le printemps s'installe rapidement. En quelques jours, on passe du terne de l'hiver au renouveau du quartier. Très vite, les trottoirs ne désemplissent plus. Les femmes sortent les tapis à la première occasion pour les nettoyer après un hiver entier. Les traces de neige, de pluie et de poussière sont chassées à grands coups d'eau. Dès que les températures se sont réchauffées et qu'il fait assez sec pour que les tapis sèchent, les « intérieurs sortent à l'extérieur ». Pendant l'hiver, si la famille peut se le permettre, elle alterne les différents tapis jusqu'au printemps, moment où l'on pourra renouveler entièrement son intérieur. A Uranus, les cours sont souvent trop petites et trop vite inondées pour accueillir le nettoyage des tapis. Alors on occupe tout le trottoir et chacun participe à l'activité à sa manière.

Cette année, j'ai demandé à Francesca de nettoyer les tapis. Je lui donne 20 lei par tapis. Pendant ce temps-là, je peux faire d'autres choses pour le marché aux fleurs. Ça prend du temps de nettoyer les tapis. Il faut d'abord tout savonner à la brosse et puis rincer au tuyau d'arrosage et ensuite utiliser un râteau qui enlève l'eau et puis, ça prend longtemps à sécher et on n'a pas vraiment d'espace extérieur pour

le faire. Moi, je demande toujours à Gabriela de faire pendre mes tapis sur son balcon. (Elena, habitante, 35 ans)

Les tapis transitent donc d'un espace à l'autre, d'une voisine à l'autre, alors que l'objectif est de tout nettoyer avant que l'hiver ne revienne.

Aujourd'hui, la famille de Francesca s'y est mise au grand complet pour le nettoyage. C'est une activité plutôt réservée aux femmes, mais les hommes transportent avec elles les tapis alourdis par le poids de l'eau. Francesca est aux commandes de cette activité, elle donne des ordres à tout le monde. Au fur et à mesure de la journée, elle récolte l'argent nécessaire pour l'achat de la poudre à lessiver, des boissons nécessaires pour toute la famille et finalement, le soir elle envoie sa fille acheter des épinards et des œufs pour préparer un grand repas. Toutes ces activités s'organisent dehors sur le trottoir. Pendant que la belle-fille racle consciencieusement l'eau savonnée des tapis, les enfants ont retiré leurs chaussures et s'amuse avec le tuyau d'arrosage, les adolescentes profitent des rayons du soleil pour se dévêtir et bronzer un peu. Les voisines viennent tour à tour s'installer sur des chaises en plastique installées autour de la scène de nettoyage. Chacun y va de son commentaire.

Ioana participe à l'activité et finit par revenir avec un tuyau d'arrosage plus approprié, Gabriela lance la poudre sur le tapis alors que Francesca le brosse, les enfants, pour provoquer leur mère, s'élancent à toute vitesse sur le tapis propre et se font houspiller. Une rumeur circule à propos d'une loi locale qui interdirait le nettoyage des tapis dans l'espace public. Francesca se méfie, elle ne veut pas payer d'amende, de toute façon, elle n'a pas d'argent : « Pour avoir de l'argent pour payer l'amende, il faut déjà avoir l'argent pour payer la poudre à lessiver ».



Francesca nettoie les tapis sur le trottoir dès l'arrivée du printemps. Photo de l'auteure.

Plus loin, une « vendeuse ambulante » a déballé tout son sac et montre aux adolescentes de grandes boucle d'oreille créoles en plaqué or. Toutes essaient les bijoux et promettent de trouver l'argent pour les payer, si la vendeuse accepte de les garder. Plus loin encore, Veronica a sorti tout son matériel et se lance dans le grand nettoyage des vitres alors que les enfants ont récupéré des plaques d'isomo au marché aux fleurs et se lancent dans le découpage parcimonieux de leur matériau, on se croirait dans une scène de film où il neige. Dorel nettoie sa vieille voiture Dacia, il lance des seaux que les enfants essaient d'éviter. Roxi apprend à rouler en rollers et Elisa a sorti son ordinateur portable pour capter du réseau wi-fi, elle souhaite téléphoner à sa cousine en Belgique. Ses frères se sont installés à une table et jouent au jeu Go. Les plus petits ont trouvé des morceaux de plâtre et tentent de dessiner une marelle sur le sol.

Le trottoir est donc clairement perçu comme une extension de la cour intérieure et de l'appartement. On y accomplit des activités qui utilisent trop d'espace pour être réalisées à l'intérieur. On accapare parfois l'espace public ne laissant que très peu de place aux passants qui ne font pas partie du quartier. Lors du nettoyage des tapis, certains se voient contraints de marcher sur la chaussée pour pouvoir passer. Dans les zones plus rurales de la Roumanie, on pratique également cette activité à l'extérieur dans les cours des *gospodarie*, chaque matin, dès que le soleil brille, on sort les couvertures et les lainages pour éviter l'humidité et l'apparition des acariens. Dans les quartiers de blocs de la période communiste, on retrouve fréquemment des « batteurs de tapis » (*Bătătorul de covoare*). Ce sont de grandes arcades en fer que les femmes utilisent pour battre les tapis et enlever la poussière. Les enfants se l'approprient également comme goal pour le football ou encore pour apprendre des rudiments de gymnastique acrobatique.

Pour être sur le trottoir, y sortir quelques chaises et discuter avec ses voisines, pas besoin d'être habillée, le peignoir fait très bien l'affaire. Si l'on est en train de cuisiner et que l'on sort pour quelques minutes, on garde son tablier et son foulard sur la tête. La question se pose différemment lorsqu'il s'agit d'aller au marché aux fleurs qui se situe pourtant à quelques mètres de là. Pour s'y rendre, il faut s'apprêter un minimum, « c'est pas pareil que chez nous » (*la noi*).

Malgré les transgressions perpétuelles entre les différents espaces « dits publics et privés », les femmes distinguent très clairement les territoires. Elles désignent leur « chez-soi » intime par « à la maison » (*acasă*) et l'espace extérieur qui l'entoure par « chez nous » (*la noi*), le marché « n'est déjà plus chez nous », il est toujours désigné par « le marché » (*la piață*). Si l'on part du quartier, au croisement suivant, on désigne l'espace par le nom réel du carrefour « Chirigiu », plus loin encore, il y a le « Liberty », le grand Mall

commercial et puis le parc *Sebastian* et finalement « le ghetto » (*getoul*)¹³ et le marché alimentaire de Rahova. Au-delà, c'est le quartier de Ferentari, l'altérité la plus proche, que l'on évite comme la peste, les gens y sont de même condition sociale et « tsiganes » (*țigani*) aussi, mais on évite de se mélanger à eux.

Le coin de la rue (*la colț*) : intimité dans le voisinage et côtoiement de la violence urbaine

Si le trottoir est un espace largement approprié au quotidien par les habitantes du quartier, le « coin de rue », *la colț* en roumain est une véritable institution urbaine pour le quartier. Il est à la fois le lieu qui permet de créer une société d'interconnaissance forte pour le voisinage, et le lieu à partir duquel les habitants côtoient déjà « de chez soi », l'altérité urbaine, avec toute la violence et les conflits que cela suppose pour les voisines menacées d'expulsion de leur logement suite aux changements de régime de propriété.

Configurations spatiales et sociales du coin de la rue

La colț prononcé « la coltz » signifie « le coin de rue ». Lorsque l'on prononce ce mot, la reconnaissance sociale de l'espace dont on parle est immédiate, il évoque à la fois le quotidien des femmes et les souvenirs partagés au fil des années, non pas des faits précis mais des moments, parfois très longs « passés ensemble ». Les souvenirs que l'on partage dans la parole se trouvent ailleurs, dans des événements plus singuliers : une fête, un mariage, une sortie au parc, etc. *La colț* n'est ni un espace extra-« ordinaire », ni une temporalité extérieure à la vie. Il fait partie de l'espace-temps ordinaire et quotidien de la plupart des femmes du quartier, et donne un sens à leur vie, comme nous le verrons dans cette partie.

Il est formé par la rencontre de deux rues. Ici, ce sont les rues Uranus et Rahovei qui structurent cet espace partagé par les habitantes et leurs enfants. Le bâtiment qui forme le coin comporte trois étages. Selon les plus anciens, pendant le communisme, les étages accueillaient des ateliers de couture jusqu'à ce que la fabrique soit démantelée en 1989 suite à la révolution. Le rez-de-chaussée est utilisé comme dépôt par des fleuristes du marché aux fleurs. Ils y entreposent la marchandise et y réalisent certaines de leur production, souvent des couronnes mortuaires. Le rez-de-chaussée a plutôt la configuration d'un bel étage. Par conséquent il faut monter quelques marches

¹³ Ce que les habitantes désignent par « le ghetto » est un ensemble de blocs qui date des années 1950 dans le quartier d'immeubles communistes de Rahova. Ces immeubles présentent la particularité d'être rapprochés les uns des autres et d'offrir entre les bâtiments des cours communes largement appropriées de manière collective par les habitants. Au fur et à mesure de l'avancée dans cette sorte de rue, on traverse des salons, des salles à manger, des enfants qui dorment, etc. A certains endroits, les habitants ont relié les immeubles pour couvrir les espaces d'interstice avec des bâches ou de la taule.

pour y accéder et deux escaliers espacés de quelques mètres permettent d'entrer et de sortir de la maison. Ce sont ces deux escaliers qui servent d'assises aux femmes et qui accueillent par conséquent, toute la vie sociale du quartier.

A tout moment de la journée, les femmes viennent s'asseoir sur ces quelques marches. Elles emportent leur tasse de café de chez elles, un paquet de cigarette et parfois, dans l'après-midi, des « semences » de tournesol grillées (*semințe*) qu'elles aiment grignoter, tout en discutant. Si les escaliers ne peuvent pas accueillir tout le monde, on apporte des seaux en plastique que l'on retourne pour s'y asseoir ou encore des chaises de jardin. Les voisines y viennent habillées comme à la maison : un peignoir, un tablier de cuisine, des pantoufles, les cheveux défaits sous un foulard. A , « on est chez nous ». On s'y rend pour partager du temps avec le quartier mais « on est chez nous » (*la noi*). Ce n'est pas « à la maison » (*acasă*) mais bien « chez nous » (*la noi*), au sens de « chez nous, les voisines d'Uranus ». A la maison, il y a les maris, les parents, les beaux-parents, les sœurs, les frères, etc. Ici, les femmes sont entre elles, complices, avec leurs enfants qui s'amuse ensemble sur le trottoir.

Le coin de rue comme belvédère et comme espace de co-présence dans l'espace public

Cette manière de nommer les choses indique que ce « coin de rue » (*colț*) appartient bien à cette catégorie d'acteurs. Pour les femmes, c'est le lieu où il est possible d'assister au spectacle du quartier et d'en faire partie. Lorsque l'on est assis sur ces quelques marches en béton, on se trouve plus haut que le trottoir et il est possible d'observer tous les acteurs de l'espace public.

On perçoit l'activité du marché aux fleurs : la circulation des clients, les livraisons, les ventes, les vendeuses ambulantes, mais également les entrées et sorties du magasin de décoration de luxe *Bellagio Casa*, tenu par des italiens. Les clients de ce magasin font partie de la nouvelle bourgeoisie bucarestoise, qui s'est enrichie grâce au déclin du communisme : ils sont qualifiés d' « arrivistes » (*parveniți*) par les femmes du quartier.

Lorsque des soirées « VIP » s'organisent au sein du bâtiment *The Ark*, le spectacle est inattendu et reflète les nombreux contrastes vécus au quotidien à Bucarest. À l'image de ce soir de printemps où les voitures s'accumulent le long des trottoirs. Une voiture de luxe est garée sur un podium, éclairée par des spots puissants qui illuminent également l'arrivée des filles en robe de soirée rutilantes. Un tapis rouge est posé sur les marches qui accueillent les visiteurs de cette soirée mondaine alors que les commentaires vont bon train :

- « - C'est sans doute, quelque chose en lien avec un film,
- Regarde cette dame, elle n'est pas actrice dans une série télévisée ?,
- Et lui, il ne travaille pas à la télévision ? », commentent les femmes assises à la *colț*. La soirée constitue un divertissement important et très vite, les voisines déjà présentes appellent par téléphone les familiers du coin de rue, même si elles habitent à quelques pas de là : « Viens vite voir ici à la *colț*, il y a une soirée chez Doru ! ».

Une fois les invités arrivés en masse, le « coin de rue » n'offre plus un panorama si intéressant car les voitures garées obstruent la vue vers le bâtiment qui accueille l'événement. Les convives n'hésitent pas à venir stationner au pied des femmes alors qu'elles sont déjà presque assises sur le trottoir. Ce type de comportement illustre la « violence symbolique »¹⁴ entre les différentes classes sociales telle qu'elle se vit quotidiennement à Bucarest. En effet, il n'est pas rare que ceux qui ont profité du changement de régime affichent un mépris ouvertement assumé envers les populations plus précaires. Les nouveaux riches parlent de « winner-looser ». Ils font partie des « gagnants » et admettent avec difficulté que l'on puisse être pauvre et sans ressource aujourd'hui, alors que le système est complètement libéralisé. Cette discrimination est encore plus assumée lorsqu'il s'agit de « tsiganes » (*figani*).

Les femmes s'accommodent de cette violence quotidienne. Elles ne s'insurgent pas, ne protestent pas, mais transforment et adaptent leur identité. Ainsi, lorsque l'on est à la *colț*, on dit : « Je suis tsigane roumanisée » (*figani romanizat*), ça veut dire que je suis effectivement d'origine tsigane mais que je « parle le roumain », « je suis honnête », « je suis allée à l'école » et « je travaille ». Elles affichent également la mixité dans leur couple comme un avantage : « Je suis tsigane mais mon mari est roumain, donc c'est métissé et ma fille est les deux ». Ces considérations servent à se démarquer de ce qu'elles considèrent comme les « mauvais tsiganes ». Pour plaisanter, elles se moquent des roumaines mariées à des tsiganes et vice versa, on dit d'eux/elles qu'ils/elles sont des « roumains souillés » (*roman spurcat*). Les femmes affichent donc un comportement désinvolte à l'égard de cette violence quotidienne et s'ajustent des atteintes dont elles sont la cible avec un humour qui leur est propre. Elles tentent couramment d'inverser la situation pour résister contre le malheur, la tristesse et la violence d'une société qui a tendance à les reléguer vers les marges.

Alors que la situation présente une violence certaine – se garer pratiquement sur les pieds des femmes assises sur le trottoir relève d'une invasion à proprement parler – elles apprivoisent cette présence et utilisent par exemple les rétroviseurs comme miroir, ou encore font une petite leçon sur les marques de voiture à leurs enfants. Ces nouveaux acteurs présents depuis quelques années dans le quartier participent de la *gentrification* du quartier et souhaitent pouvoir jouir de ce nouveau quartier proche du centre et à certains égards pittoresque, comme bon leur semble. D'une certaine façon, les femmes adhèrent aux valeurs libérales et à la réussite sociale, simplement elles n'y ont pas accès. Mais si l'occasion se présentait, elles n'expriment pas le fait qu'elles

¹⁴ « La violence symbolique est cette coercition qui ne s'institue que par l'intermédiaire de l'adhésion que le dominé ne peut manquer d'accorder au dominant (donc à la domination) lorsqu'il ne dispose, pour le penser et pour se penser ou, mieux, pour penser sa relation avec lui, que d'instruments qu'il a en commun avec lui » (Bourdieu, 1997 : 245).

ne profiteraient pas de leur argent pour s'acheter une grosse voiture. Elles ont en fait complètement intégré les différences sociales et les fractures qui s'opèrent dans la société roumaine, la discrimination et la ségrégation font même partie de leur *habitus*.

Se placer à l'extérieur de la maison tout en restant disponible aux contraintes exigées par le statut de femme

L'intérêt de la présence à *la colț* ne se limite pas à sa forme de belvédère et d'observatoire du quartier. Il présente également d'autres avantages. Il permet de libérer les femmes des contraintes de la vie intérieure à la maison (nettoyage, soin des parents plus âgés, repas, ...etc.), tout en justifiant socialement ce moment d'oisiveté par la nécessité de surveiller les enfants occupés à jouer sur le trottoir et sur la rue. De plus, même si une activité ou un parent les retient à la maison ou les oblige à quitter l'espace quelques instants, elles savent bien qu'elles peuvent compter sur la présence de leurs voisines pour surveiller leurs enfants jouant sur la rue ou le trottoir. Les femmes ont des obligations très importantes à endosser auprès de leur famille entière ; que ce soit leurs enfants, leur mari, leurs parents ou beaux-parents. Elles acceptent ces rôles et gèrent de manière autonome l'équilibre entre les moments dédiés à la famille et ceux dédiés au voisinage et au relâchement. Peu de conflits émergent entre hommes et femmes concernant les obligations, les femmes ont intégré les exigences liées à leur statut et revendiquent même l'importance de leur position dans la famille : « En tant que femme, tu dois préparer à manger pour ton mari et te sacrifier constamment pour ta famille. Ils doivent avoir tout ce dont ils ont besoin ».

L'espace du coin de rue, sur quelques mètres carrés, offre une densité humaine, visuelle, sonore et informationnelle extrêmement dense, à l'image de l'habitat sursaturé. On jette, on échange, on mutualise, on s'entraide, on salit, on consomme, on conseille, on compare, on évalue, on se remercie, on discute, bref on y passe du temps, ensemble, entre femmes et en dehors du chez-soi, tout en respectant la proximité de mise lorsque l'on est une femme et qu'on a la responsabilité de tout un foyer. Partir ailleurs, se promener, boire un verre en terrasse, faire les magasins, relèvent de l'exception. Les femmes passent la grande majorité de leur temps dans les mêmes espaces et s'offrent un temps et un espace de liberté à l'intérieur de leur quotidien, lorsqu'elles sont assises à « leur coin de rue ».

Le coin de rue comme espace de création d'un sens partagé

Parmi les femmes, *la colț* est un véritable espace de partage. Co-présence et côtoïement avec le quartier, comme nous venons de le lire plus haut, avec la présence des autres acteurs de l'espace public, mais également partage, mutualisation et cohabitation entre les femmes. La réciprocité s'étend à différents domaines. On y échange aussi bien des mots que des objets.

« J'ai mal au ventre depuis ce matin, je n'en peux plus », explique Francesca à ses voisines tout en buvant son café acheté à la machine *Nescafé* du marché. Dora commence par se moquer en lui disant qu'elle est sûrement enceinte, ça fait rire tout le monde parce que Francesca a la quarantaine, deux grands garçons déjà pères à leur tour, et quatre enfants plus jeunes, conçus lorsque Mihai, son mari, est sorti de prison. Francesca rigole à l'idée d'être enceinte mais son sourire permet de déceler une petite envie d'être à nouveau mère. Il faut dire que la maternité n'est pas anecdotique dans la vie des femmes, elle est « leur première raison de vivre », elle est le sujet grâce auquel elles justifient chacun de leurs actes et de leurs pensées. Lorsqu'elles disent : « mon enfant » (*copilul meu*), c'est le monde entier dont elles parlent : leur âme (*sufletul meu*) et leur vie (*viața mea*), et plus concrètement leur présent et leur avenir. Toute leur vie est tournée vers leur bonheur, elles leur donnent « tout ce qu'elles ont ». « Quand il s'agit de mon enfant, plus rien ne compte ». Cette attention à l'égard des enfants est une des valeurs partagées entre toutes les voisines. Une femme qui ne s'occupe pas de son enfant est immédiatement cataloguée de « vagabonde » (*vagaboanda*), de « droguée » (*drogat*) ou de « buveuse » (*bețivana*). Dans le quartier, certaines femmes sont parties travailler en Occident pour gagner de l'argent. Elles sont mal considérées parce qu'elles ne s'occupent pas de leurs enfants mais en même temps, on comprend qu'il « faut pouvoir faire des sacrifices pour élever son enfant ». Elles m'ont toutes dit n'avoir jamais envisagé cette solution de migration parce qu'elles ne pourraient pas s'imaginer être loin de leurs enfants. Le fait de constituer une famille est une valeur qui surpasse tous les autres domaines de la vie : le travail, l'argent, etc. Elena me raconte : « J'ai une cousine qui a appris beaucoup de choses à l'école. Aujourd'hui, elle travaille, elle est allée à la faculté, mais elle n'est pas mariée et elle n'a pas d'enfant. Qu'est-ce que tu fais avec ça ? Elle a perdu son enfance dans les livres et elle n'a rien maintenant... ».



Les femmes du quartier sont assises à leur coin de rue. Photo de l'auteure.

Notons que les maris ne sont jamais cités comme étant les plus importants à leurs yeux. Ils sont présents, mais pareillement absents. Ils ne viennent jamais à *la colț*, ou alors quelques instants pour prévenir ou demander quelque chose. Le plus souvent, ils téléphonent de peur de déranger ou d'être l'objet de moquerie s'ils s'approchaient du groupe de femmes. Ils comptent dans la vie des femmes, mais comme elles le disent : « Le jour où je serai évacuée, c'est moi qui me retrouverai sur le trottoir avec mes enfants ». Sous-entendu, la honte sera tournée vers ma personne et la responsabilité me reviendra. Elles se disent : « Lui, il pourra bien construire une cabane pour nous protéger la nuit, mais c'est moi qui aurai honte ». L'enfant, plus encore que le mari, est une garantie pour l'avenir. Si les mères apportent énormément de soins à leurs enfants, elles en apportent tout autant à leurs parents, une fois qu'ils deviennent vieux et qu'ils ne peuvent plus se prendre en charge. Aura me glisse ces quelques mots : « Je pense à ma mère pour l'évacuation, je ne peux pas la laisser seule. Elle, elle se fait du souci pour moi. Elle ne veut pas être évacuée parce qu'elle se dit qu'on aura pas d'avenir. Moi, j'ai peur pour elle parce que je ne l'amènerai jamais dans un home social, je veux qu'elle reste auprès de moi. Le jour où l'on sera évacués, on ne veut pas être séparées ». L'amour entre mère, grand-mère et enfant est primordial et intense, mais l'éducation de l'enfant est plutôt collective. Quand l'enfant est petit, c'est surtout la grand-mère qui s'en occupe et puis, plus tard, la mère prend le relais et s'occupe souvent à la fois de son enfant et de ses parents vieillissants¹⁵. Pour Elena, le jour où sa mère est décédée, sa vie « s'est effondrée. Ce n'est plus jamais la même chose quand tu n'as plus ta mère, quelque chose s'est cassé ». On devient une femme lorsque la mère décède. Les enfants sont malgré tout assez libres, en comparaison avec la place que les enfants occupent habituellement dans l'espace public, il n'est pas rare d'en voir certains jouer dehors en petit groupe alors qu'ils ont à peine 2 ou 3 ans. L'éducation et la surveillance sont prises en charge de manière collective. Si une des mamans est présente, on sait que son enfant est en sécurité et que la voisine surveille tous les enfants de manière égale.

La discussion concernant les maux de ventre de Francesca se poursuit sur les petites marches de *la colț*. « Il vaut mieux avorter » dit Elena à Francesca. Elle parle en connaissance de cause, elle a pratiqué cette intervention à huit reprises avant de donner naissance à son fils. Le docteur lui a dit : « Maintenant, il faut donner naissance » alors elle a eu son fils. Toutes les femmes ont connu les galères d'être enceintes, de devoir avorter, de ne pas avoir l'argent pour le faire, d'hésiter, pour finalement prendre la décision de le faire, souvent seule ou avec l'aide des voisines. Les autres femmes d'Uranus ne comprennent pas pourquoi Francesca a eu autant d'enfants, « surtout dans

¹⁵ L'espérance de vie des membres des familles de mes informatrices se situe autour de 55 ans, cette moyenne est largement inférieure à celle de la Roumanie. Les individus passent donc très rapidement entre les différents stades de la vie.

sa situation », les autres pensent que c'est de l'inconscience. Traditionnellement, « ça se justifie parce que Dieu l'a voulu ainsi » mais aujourd'hui, les femmes revendiquent l'idée de disposer de leur corps et elles annoncent d'emblée « si je fais un enfant, c'est pour moi, pas pour quelqu'un d'autre. Je dois avoir tout ce qu'il faut pour l'élever, sinon je ne le fais pas. » Et Elena de répéter qu'elle aurait aimé avoir un autre enfant après la naissance de son fils « mais quand on a su qu'on allait être évacué, j'ai mis l'idée en attente et puis, tout a stagné pendant si longtemps qu'aujourd'hui, il est trop tard. » Les femmes ont des enfants très jeunes, souvent entre 18 et 30 ans, parfois plus tôt, parfois plus tard, tout dépend de la situation. Les filles en fin d'adolescence sont rapidement mère et donc forcément mariées, puisque traditionnellement, les rapports sexuels ne sont pas permis en dehors du mariage. Ce sujet de conversation n'est pas tabou, les femmes parlent librement de sexualité entre elles, elles y font souvent allusion par des jeux de mots, mais jamais lorsque des hommes sont présents.

Elena reprend la discussion en disant qu'elle est un enfant de Ceaușescu (*eu sunt copilului Ceaușescu*) : « Je suis la quatrième fille de ma famille, si Ceaușescu n'avait pas été là, je ne serai pas née »¹⁶. Et les autres de répondre en cœur sans mesurer l'impact des mots de Elena :

C'était mieux quand Ceaușescu vivait encore.

Tu penses que c'est méchant (*rau*) le fait qu'il mettait les gens en prison quand ils ne voulaient pas travailler ?

Non c'est normal.

Il faisait ça pour ta famille.

Ils protégeaient ta famille.

C'est sûr qu'il te demandait de faire beaucoup d'enfants mais en échange, tu avais tout ce dont tu avais besoin : la nourriture, le docteur, l'école et surtout un logement assuré, quoi qu'il arrive. Aujourd'hui, nous avons peur de faire un enfant. Peur qu'il soit malade ou peur d'être évacué, comme nous. Par exemple, mon fils est souvent malade. Il tombe souvent malade de préférence le soir et le weekend (rire). Si tu vas à l'hôpital, il faut payer « dans la poche » (*in buzunar*) des docteurs et des infirmières. Si tu n'as pas d'argent, ils te laissent crever. Ça n'aurait pas existé pendant la période communiste. C'est possible quelque chose comme ça ? (*se poate așa ceva*).

¹⁶ Pendant la période Ceaușescu, une politique nataliste est lancée par le décret 770 (voté en 1967). Il oblige toutes les roumaines en âge de procréer à donner naissance à minimum 4 enfants. A partir du quatrième, l'Etat offre les moyens de contraception adaptés. L'avortement est totalement interdit, beaucoup de femmes le pratiqueront de manière clandestine parfois au risque de leur vie. Les enfants nés « grâce » au décret sont appelés « les décréteurs » (*decretei*). Voir à ce sujet le documentaire de Florian Iepan et Razvan Georgescu, Roumanie, des enfants sur ordonnance (2004), et le film de fiction de Cristian Mungiu, 4 mois 3 semaines et 2 jours (2007).

Les femmes s'arrêtent un instant et regardent un homme qui passe avec une charrette dont les roues grincent. Elles tirent chacune sur leur cigarette, l'une d'elles lui lance : « Tu devrais mettre de l'huile », et un éclat de rire collectif s'ensuit. Les enfants préparent des équipes pour entamer un match de football.

Leurs pensées nostalgiques sont interrompues par le cri de Francesca, elle hurle « Dégageeeeeee ! » (*Marsssss !*) sur un chien errant qui s'est approché de Mona, sa fille adolescente qui marche avec des béquilles depuis qu'elle s'est tordue la cheville sur le trottoir. Elle se lève et se met à courir avec un bâton ramassé, elle chasse les chiens dans leur abri tout proche en menaçant de les frapper. Depuis quelques temps, il y a de plus en plus de chiens errants dans le quartier, Elena pense qu'ils sont amenés volontairement par la Mairie pour dégrader le quartier. Certaines personnes extérieures au quartier, faisant partie d'association de protection des animaux, viennent nourrir les chiens. Cette situation énerve beaucoup les femmes parce qu'elles ont peur d'être mordues et doivent sans arrêt faire des détours ou se faire raccompagner pour éviter de croiser les chiens errants.

Cet événement leur permet de revenir sur la période communiste et sur la propreté de la ville à cette époque : « C'était propre, tout le monde travaillait pour que ce soit propre, on recevait des diplômes pour nettoyer les rues en plus de notre travail. C'était beau, il y avait de grands arbres, on vendait de tout au marché, pas seulement des fleurs comme aujourd'hui. » Geta, la doyenne de *la colț* explique qu'il y avait des industries dans le quartier : « Il y avait des fabriques dans le quartier, ça attirait des ouvriers de partout, au moins 5000, rien que pour l'usine de bière. Dès six heures du matin, les premiers travailleurs commençaient à arriver. C'était mieux, tu avais du travail, tout le monde avait du travail, ça n'existait pas de ne pas avoir de travail ».

Alors que Francesca se remet de ses émotions, elle commence à râler sur les chiens, en disant qu'ils sont mieux protégés que sa famille :

pour eux, le Maire construit des abris (*adăpost*), pour nous, rien du tout ! On ne peut même pas dire que l'on est considéré comme des chiens que l'on jette à la rue. On est pire que ça, on n'a même pas d'abri et il faut s'humilier pour avoir quelque chose. Avec autant d'enfants, je n'ai aucune chance, on ne me donnera jamais rien et personne ne m'acceptera jamais¹⁷.

¹⁷ La question des chiens errants constitue une polémique importante à Bucarest. Lors des élections de 2012, chacun des représentants locaux proposait des solutions dans son programme. Cette image des chiens errants frappe tous les voyageurs de passage à Bucarest. Dans la vie quotidienne, les Bucarestois partagent leurs espaces de vie avec les chiens. Dans certains quartiers, ils occupent totalement l'espace public et découragent certains déplacements. C'est surtout le cas dans les quartiers populaires, et principalement à Uranus qui compte énormément de terrains laissés à l'abandon suite à l'arrêt des grands projets urbanistiques de la période communiste. Lorsqu'on s'aventure dans les terrains vagues du

Alors que la nuit commence à tomber, la lumière des spots éclairant la voiture berline sur son présentoir ressort dans l'obscurité. Les petites échoppes du marché aux fleurs commencent à s'éclairer et les enfants sont tous rentrés de l'école ou de leurs activités extra-scolaires. Deux femmes sortent alors du bâtiment *The Ark*, réhabilité par une équipe d'architectes de Bucarest, et s'approchent de *la colț*. Elles portent des restes de plateaux de nourriture : des miettes de chips, quelques sandwiches, des biscuits apéritifs, l'excédent de nourriture de la soirée de gala. Elena ne veut même pas entendre parler de cette nourriture, mais Francesca accepte de prendre les plateaux. Très vite, ses nombreux enfants s'en emparent et partagent les restes avec leurs camarades de jeux. Une des femmes leur demande si ça les intéresserait de faire des travaux de nettoyage, Dora et Gabriela sont intéressées, mais Elena répond à leur place en disant : « Non, ça va, on a pas faim ». Elle devine sous les aires de générosité, une manière d'amadouer les gens du quartier pour qu'il n'y ait pas de problème sur les parkings lors des événements. Elena dit qu'ils n'ont besoin de rien. Elle s'institue en responsable de quartier et sa surveillance ne s'achète pas. Elle fixe les règles du jeu elle-même et est la seule à pouvoir dialoguer avec tous les acteurs de l'environnement. Si les deux femmes sont venues leur parler, c'est bien parce que l'espace de *la colț* est connu comme étant occupé par les voisines du quartier et aucun autre acteur ne se l'accapare, sauf exceptionnellement quelques balayeurs de rue pendant leur pause-café.

quartier, l'ambiance est apocalyptique, la vie humaine semble avoir été chassée et la nature avoir repris ses droits. Lorsque les chiens sont nourris par les habitants, on parle de « chiens communautaires ». Dans ce cas, il existe une proximité entre l'homme et l'animal qui peut être une source de réconfort pour l'un et l'autre. Les chiens errants sont appelés « les égarés » (*maidanezi*). Récemment en 2013, un rappeur roumain s'est emparé de cette thématique. Dans sa chanson, il identifie une partie de la jeunesse roumaine à ces chiens errants et abandonnés. Dans son texte, il recommande au « pouvoir » de se méfier de ces « chiens méchants » qui ne se laissent pas dresser. Depuis septembre 2013, la polémique s'est accentuée dans les médias suite à la mort d'un enfant de quatre ans attaqué par une meute de chiens dans le centre de Bucarest. Les politiques ont alors voté une loi pour euthanasier les milliers de chiens errants de la capitale roumaine (40.000 chiens errants pour une population de 1,7 millions d'habitants), mais les associations de protection des animaux s'insurgent et les voix s'élèvent en Europe occidentale pour éliminer cette loi : Brigitte Bardot a écrit une lettre au Président et l'acteur Mickey Rourke, récemment invité à Bucarest pour le tournage d'un film, a promis d'investir dans la création d'abris (Vogt, 2013). Ce débat a donc largement dépassé la ville de Bucarest et les frontières nationales. Au-delà du bien fondé des actions contre l'euthanasie des chiens, la question de la situation des plus pauvres à Bucarest ne semble, elle, pas être à l'ordre du jour ni au niveau des autorités locales, ni à un niveau national ou encore du côté de l'Union Européenne. On peut alors se poser la question des effets pervers qu'impliquent ce type de débat, ils tiennent en effet à l'écart des préoccupations tout aussi fondamentales ayant attiré à d'autres « acteurs » de la ville qui ne reçoivent aucune lettre de soutien, ne sont défendus par aucune association, et qui se retrouveront pourtant à la rue dans quelques mois.

Les invités de la soirée de gala commencent à quitter le quartier pour rejoindre des espaces plus résidentiels, souvent au nord de la ville, là où les ensembles de « logement fermés » (*gated communities*) se sont installés, proches de la forêt de Baneasa. Après la révolution, les nouveaux riches ont voulu quitter la ville et adhérer à des valeurs proches de celles de l'Occident, considéré comme un eldorado à cette époque : l'individualisme, le tout à la voiture, les modes de vie péri-urbains et « l'entre-soi » sont devenus les maîtres-mots de l'organisation socio-spatiale. Ce mode d'habiter s'accompagne d'une répugnance pour la ville et sa diversité. Si les anciens quartiers sont considérés comme des foyers de saleté, habités uniquement par des « tsiganes mal éduqués et pauvres », la vie en bloc à appartements représente tout ce que les nouveaux riches rejettent de la période communiste : cohabitation, égalitarisme, promiscuité, contrainte et surveillance. Alors le centre-ville est déserté peu à peu et les quartiers résidentiels s'étendent au nord de la ville, sur d'anciennes surfaces agricoles, sans qu'aucune infrastructure ne soit prévue dans les plans d'urbanisme.

Il est presque une heure du matin et l'événement à *The Ark* est réellement terminé. Les femmes ne sont pas pressées d'aller se coucher, elles resteront à la *colț* jusqu'à ce qu'elles soient réellement fatiguées ou assurées que les autres membres de leur famille soient endormis pour avoir la liberté de vaquer encore pour quelques minutes à leurs occupations avant d'aller se coucher.

A cette heure de la nuit, le quartier retrouve son ambiance habituelle, les voitures ont quitté les trottoirs. Les fleuristes travaillent toujours, ils se préparent à la période qui précède les fêtes de Pâques, une des plus rentables de l'année. Certains font des allers-retours avec des poubelles qu'ils déposent devant *The Ark* en guise de provocation vis-à-vis du nouvel acteur du quartier. L'un expose l'apparat et l'opulence le temps d'une soirée, l'autre annonce qu'il est toujours présent en jetant ses nombreuses poubelles aux alentours de la propriété. Le quartier n'est pas équipé de bennes à poubelles communes. Les habitants et les fleuristes ne savent donc pas où jeter leurs détritiques, et salissent chaque jour les trottoirs avec les déchets. Il faut dire que les ordures ne gênent pas, elles font partie de la vie et personne ne se déplace jusqu'à une poubelle pour jeter un papier, un paquet de cigarette vide ou le trognon d'une pomme. Tout est jeté sur place, là où l'on se trouve. Pourtant, le quartier n'est pas sale car une entreprise de nettoyage vient laver la zone tous les jours. A tout moment à Bucarest, on croise des équipes de balayeur de rue, ils sont souvent à trois et ratissent tout un quartier, soit la journée ou la nuit. Jeter tout par terre paraît faire partie des pratiques d'appropriation du territoire, les femmes n'ont pas conscience d'une activité qui serait incivique, elles le font par habitude, sans penser que cela pourrait gêner quelqu'un. Ce n'est évidemment pas l'avis des intellectuels ou des nouveaux riches bucarestois. Ces manières de faire sont considérées comme des signes d'un manque d'éducation et de respect vis-à-vis de l'espace. Mais les femmes se plaisent à agir de la sorte. D'ailleurs dans les cours qui sont des espaces collectifs entre les logements, on

jette tout par terre. Le matin, un des habitants se chargera de balayer : les os de poulets, les paquets de cigarettes vides, les canettes de soda, etc.

La nuit est agréable, il fait beaucoup moins chaud que la journée. Les femmes profitent de la fraîcheur. Ce n'est que vers trois heures du matin qu'elles se décideront à rejoindre leur lit, et Elena dit alors : « Il n'y a que la nuit qu'on se quitte ». Pour effectuer les quelques pas qui les séparent de leur maison, elles traînent, s'arrêtent sur le trottoir, recommencent une conversation, entament une blague qui les fait mourir de rire, rappellent leurs enfants toujours occupés à jouer sur la rue, rallument une cigarette, pour finalement rentrer chez elle et se dire : « Salut les filles ». Ce n'est ni un adieu, ni un au revoir, elles savent que demain matin, elles seront à nouveau ensemble jusqu'à ce que l'heure de l'expulsion qu'elles redoutent toutes, ait sonné pour leur famille.

Le coin de rue comme espace structurant de la ville

Dans la structure urbaine, les bâtiments qui forment le coin des rues ont toujours leur importance, ils supportent et engendrent la transition entre des quartiers, ils accueillent un commerce, un café ou encore une école. Ils symbolisent la rencontre et le partage d'un quartier ou de deux rues qui se croisent. Mais ici, pour les femmes, le coin de rue est réellement structurant pour le groupe. Elles rendent le lieu « actif », comme le qualifierait Michel de Certeau (1990). Plus qu'un espace de rencontres fortuites, comme c'est souvent le cas en ville, le coin de rue est un réel espace de vie qui structure les rapports que l'on entretient avec son environnement socio-spatial.

En anthropologie urbaine, lorsqu'il s'agit d'aborder la ville ou un quartier, il me semble que « les coins de rue » soient d'excellents lieux à ethnographier. J'ai observé le coin de la rue de Rahova-Uranus à des temporalités multiples. Au quotidien, il est le lieu à partir duquel on peut prendre la température du quartier. Et sur le long terme, il est un espace qui permet de comprendre « l'état » du groupe des femmes : comment se positionnent-elles ? Quels sont les éléments qui les animent et les fait vivre ? Quel sens donnent-elles à un événement ? Comment perçoivent-elles une situation ou encore une actualité particulière ?

CONCLUSIONS : CE QU'HABITER VEUT DIRE ?

Au travers de cet article, ma volonté est de redonner toute sa valeur anthropologique à la question de l'Habiter. Habiter, ce n'est pas simplement se loger et remplir les fonctions humaines les plus fonctionnelles. Habiter, c'est se construire un monde et une vision de ce monde à partir d'espaces particuliers et d'usages spécifiques, c'est aussi distinguer des territoires et se positionner dans un environnement social et géographique.

Si pendant la période communiste en Roumanie, la dimension symbolique de l'Habiter a été complètement évacuée par les destructions et les constructions gigantesques d'habitats collectifs gérés par l'Etat, la période contemporaine est également violente concernant ce besoin anthropologique fondamental. L'appropriation¹⁸ n'est reconnue qu'au travers d'un titre de propriété, les expropriations¹⁹ sont courantes et la « valeur d'usage » (Lefebvre, 1972) n'est pas prise en compte dans la vision de ceux qui produisent la ville contemporaine.

L'appropriation symbolique d'un espace n'est donc pas reconnue. Cette appropriation se légitimise pourtant par des pratiques et des usages développés au quotidien et sur des périodes plus ou moins longues, par un groupe ou un individu. « L'appropriation de l'espace désigne l'ensemble des pratiques qui confèrent à un espace limité, les qualités d'un lieu personnel ou collectif. Cet ensemble de pratiques permet d'identifier le lieu ; ce lieu permet d'engendrer des pratiques (...). L'appropriation de l'espace repose sur une symbolisation de la vie sociale qui s'effectue à travers l'habitat », écrit Nicole Haumont (citée par Ségaud, 2007 : 69).

Au travers du récit ethnographique proposé, nous découvrons des pratiques collectives structurées par l'espace et structurant une forme d'appropriation particulière de l'environnement. Le simple fait d'habiter ici, et d'exprimer « je suis née ici et j'ai grandi ici » permet aux femmes de revendiquer leur appartenance à des lieux et explique en grande partie leur incompréhension et leur indignation face aux expulsions. Ces dernières sont en effet rendues possibles par des échanges monétaires et administratifs (valeur d'échange) qui n'ont rien à voir avec les liens symboliques que développent les femmes à l'égard de leur maison (*acasă*), leur cuisine (*bucătărie*), leur trottoir (*trotuar*) ou leur coin de rue (*la colț*). Au delà de la propriété ou non d'un lieu, elles revendiquent le droit de vivre dans leur quartier, avec leur famille élargie et auprès de leurs voisins. Ces éléments structurent effectivement en grande partie leur être-au-monde.

¹⁸ « Appropriation », d'un point de vue étymologique, signifie « rendre propre ». Le fait de « rendre propre » un espace implique la mise en place de pratiques individuelles et sociales qui permettent l'appropriation. Cette notion renvoie à celle de « l'habiter » (étymologie habitare : avoir souvent, demeurer). L'habiter s'incarne dans des pratiques d'appropriation qui attribuent de la signification à un lieu. La notion d'appropriation peut se décliner entre au moins deux conceptions différentes qui ne s'excluent pas forcément l'une et l'autre. « L'appropriation se conçoit selon deux sens bien distincts. Le premier est synonyme d'acquisition, il rend compte des processus permettant de devenir propriétaire d'un bien. La propriété de ce bien peut se comprendre de manière privative (exclusive) ou collective et exclut de ce fait les 'choses communes' (comme l'eau ou l'air). Le second se réfère au fait de rendre propre à un usage » (Boulay, Buhot, 2013 : 30).

¹⁹ Au sujet de la complexité des processus de rétrocession en Roumanie, voir les écrits de Filipo Zerilli (2006, 2007).

L'Habiter est une notion anthropologique qui permet de « prendre la température » d'une société à un moment donné, elle nous « informe²⁰ sur les structures sociales » (Ségaud, 2007 : 74). Dans le cas particulier de mon terrain à Bucarest, il me semble que cette entrée en matière est particulièrement judicieuse car les dynamiques sociales qui s'expriment dans la réalité paraissent chaotiques et impalpables. L'Habiter permet d'accéder à des valeurs implicites, à des règles collectives, et ce point de départ épistémologique permet de rendre compte de changements sociétaux fondamentaux.

C'est en questionnant ces territoires de l'intime au public que j'ai eu l'opportunité de comprendre progressivement les enjeux de la société roumaine qui peine à re-crée un sens partagé dans un contexte de violence sociale extrême dont les transformations de la ville sont le reflet. Grâce à l'analyse des usages des espaces par les femmes du quartier, on observe que les liens qui unissent les individus et leurs territoires sont complexes et en perpétuelle mutation. Les changements vécus par la société roumaine contemporaine obligent à négocier constamment les rapports que l'on entretient avec les individus et les espaces.

L'étude des modes d'habiter m'a permis de comprendre la façon dont l'espace peut être structurant pour un groupe à un moment donné. Et que les liens que l'on tisse entre soi-même et un territoire (espaces et individus) permettent de recréer du sens dans un contexte d'« anomie » provoquée par la transition d'un régime à un autre.

Quand on sait les rôles que peuvent jouer les espaces pour structurer les rapports sociaux, on ne peut s'empêcher de penser que la Roumanie, dans son effort pour poursuivre son intégration à l'économie de marché, met de côté une dimension fondamentale de l'Habiter qui relève du rapport essentiel que l'Homme entretient avec ses territoires de vie.

BIBLIOGRAPHIE

Bruce BEGOUT, *La découverte du quotidien*, Paris, 2010.

Guilhem BOULAY, Clothilde BUHOT, *Les mots du foncier : dictionnaire critique*, Paris, Adef éditions, 2013.

Jean CUSENIER, *Le feu vivant. La parenté et ses rituels dans les Carpathes*, Paris, Presses universitaires de France, 2001.

Michel DE CERTEAU, *L'invention du quotidien* (1. Les arts de faire, 2. Habiter, cuisiner), Saint-Amand, Gallimard, 2010 [1990].

²⁰ Voir à ce sujet le célèbre exemple du village Bororos dessiné par Claude Lévi-Strauss qui lui permet de mettre à jour le système de parenté économique, politique et religieux de la société étudiée (1936).

Lilyane DEROCHÉ-GURCEL, « Intimité », *Encyclopædia Universalis*, 2013 [en ligne]. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/intimite/>

Pascal DIBIE, *Ethnologie de la chambre à coucher*, Paris, Grasset, 2000.

Jeanne FAVRET-SAADA, *Désorceler*, Lonrai, Editions de l'Olivier, 2009.

Maurice GODELIER, « Briser le miroir du soi », in Christian GHASARIAN (dir.), *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*, Paris, Armand Colin, 2002, pp.193-212.

Edward T. HALL, *La dimension cachée*, Paris, Le seuil, 1987 [1971].

Julie HERMESSE, Michaël SINGLETON, Anne-Marie VUILLEMENOT (eds.), *Implications et explorations éthiques en anthropologie*, Collection Investigations d'anthropologie prospective, Louvain-la-Neuve, Académia, 2011.

Ioana IOSA, *L'Héritage urbain de Ceaușescu, fardeau ou saut en avant ? Le centre civique de Bucarest*, Paris, L'Harmattan, 2006.

Séverine LAGNEAUX, *L'éternel provisoire : analyse de la transformation de la gospodarie et de l'identité paysanne roumaine à Maureni en période de 'transition'*, thèse de doctorat, Université Catholique de Louvain-la-Neuve, 2010.

Henri LEFEBVRE, *Le droit à la ville*, Paris, Anthropos, 1972.

Claude LEVI-STRAUSS, « Contribution à l'étude de l'organisation sociale des indiens Bororo », *Journal de la Société des Américanistes*, 28/2, 1936, pp. 269-304.

Andreea MATACHE, *Locuiera în Ansamblurile rezidențiale închise. Zona Pipera-Voluntari*, thèse de doctorat, Université Ion Mincu (UAUIM), Bucarest, 2010.

Marcel MAUSS, « Essai sur le don : Formes et raisons de l'échange dans les sociétés archaïques », *Sociologie et anthropologie*, Presses Universitaires de France, Paris, 1968 [1950].

Marion SEGAUD, *Anthropologie de l'espace : habiter, fonder, transformer, distribuer*, Paris, Armand Colin, 2007.

Perla SERFATY-GARZON, *Chez soi : les territoires de l'intimité*, Paris, Armand Colin, 2003.

Henri STAHL, *Les anciennes communautés roumaines - asservissement et pénétration capitaliste*, Bucarest, Paris, Ed. de l'Académie de la République socialiste de Roumanie et Editions du Centre national de la Recherche scientifique, Biblioteca Istorica Romaniae - Monographies VI, 1969.

Lavinia STAN, "The roof over our head: Property restitution in Romania", *Journal of communist studies and transition politics*, 22:2, sept. 2006, pp.180-205.

Ioana TUDORA, *La curte. Grădină, cartier și peisaj urban în București*, Bucarest, Curtea Veche, 2009.

Clément VOGT, « La fronde s'organise. Haro sur les chiens errants de Roumanie », *Paris Match*, article en ligne du 29 septembre 2013. URL : <http://www.parismatch.com/Actu/International/Haro-sur-les-chiens-errants-de-Roumanie-531502>

Filipo ZERILLI, "Sentiments and/as Property Rights: Restitution and Conflict in Postsocialist Romania", *Postsocialism: politics and emotions in Central and Eastern Europe*, New York-Oxford, Berghahn books, 2006.

Filipo ZERILLI, Marie-Bénédicte DEBOUR, "The house of ghosts : post-socialist property restitution and the European court's rendition of human rights in Brumărescu v. Romania", in Marie-Bénédicte DEMBOUR, Tobias KELLY, *Paths to international justice : social and legal perspectives*, Cambridge, University Press, 2007, pp.189-215.

FILMOGRAPHIE

Florian IEPAN & Razvan GEORGESCU, *Roumanie, des enfants sur ordonnance*, 52 minutes, 2004.

Cristian MUNGIU, *4 mois 3 semaines et 2 jours (4 luni, 3 săptămâni și 2 zile)*, 113 minutes, 2007.

RÉSUMÉ : L'article propose une plongée au cœur d'un groupe d'habitantes d'un quartier ancien et précaire de Bucarest. Au travers d'un parcours ethnographique et spatial de la chambre à coucher à l'espace public, il met en perspective les notions d'appropriation (par le quotidien) et d'expropriation (par le changement de régime de propriété). Il questionne "l'habiter" comme donnée fondamentale de notre rapport à soi, au monde et aux "Autres"; et comme donnée primordiale pour construire du sens commun.

MOTS-CLÉS : Transition post-communiste, Habiter, Roumanie, appropriation, ethnographie, espaces.